Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 80 (1977)

Artikel: Toute beauté naît d'une entreprise commune
Autor: Junod, Roger-Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684603

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Toute beauté naît d'une entreprise commune

par Roger-Louis Junod

Si la Beauté est une essence, nous ne la connaissons que manifestée, c'est-à-dire portée à l'existence à la fois par l'objet qualifié de «beau» et par notre propre regard. Elle ne saurait *être* hors de la relation qui lie ce qui est reçu comme beau à celui qui s'émeut de la beauté de tel objet. D'où une quantité de paramètres variables qu'il est probablement impossible de ramener à un petit nombre de critères universels; d'où également le fait que si je trouve beaux un paysage, un bouquet, un enfant, c'est moi qui les constitue comme tels, en fonction de ma propre sensibilité et de ma propre culture. Je viens de revoir les temples de Paestum, pour moi le comble de la beauté; mais quel Grec du Ve siècle, les revoyant aujourd'hui dans l'état où ils sont, jugerait-il belles ces ruines démantibulées?

Il faut, d'autre part, distinguer au moins deux catégories de choses belles: celles que la nature a produites et celles que l'homme a créées, les «œuvres d'art». Ma liberté n'est évidemment pas la même en présence des unes et des autres, parce que la terreur culturelle s'exerce plus durement dans le domaine de l'art que dans celui de la beauté toute nue. Mais je viens d'écrire une sottise, car en fait c'est toujours dans la perspective des engouements d'une époque que se dégage, quel qu'en soit l'objet, la notion de beauté. Pour

ne pas remonter au Déluge, c'est la sensibilité romantique, issue pour nous de Rousseau et de Chateaubriand, qui a longtemps informé notre goût; nous en sommes encore tributaires en ce qui concerne nos relations naïves avec la beauté naturelle, cependant que nous la répudions en matière d'esthétique savante. Il serait vain de prétendre échapper aux influences de la tradition, de l'école, de la mode. Longtemps, la beauté, pour être produite ou pour être reconnue, a subi la nécessité des règles: une belle maison, un beau tableau, une belle tragédie se construisaient selon des recettes et le génie (celui de Rembrandt, celui de Racine) consistait non à transgresser les règles, mais à prendre appui sur elles pour dire dans une forme neuve des choses jamais dites. Vers 1890, une mutation comparable à celle qui caractérise la Renaissance se produit, et c'est par la transgression permanente des règles que l'artiste produira le Beau.

(Avant de poursuivre, je voudrais justifier ce choix des années 90 comme moment de la mutation des principales valeurs sur lesquelles étaient alors fondés le savoir et l'esthétique. Bergson, Planck, Freud publient leurs premières œuvres qui remettent en question les certitudes de la philosophie, de la physique, de la psychologie. Gide et Claudel, en France, ailleurs, d'Annunzio, Unamuno, «expriment dans l'art la révolte de la vie spontanée contre la vie intellectuelle» [1], cependant que Picasso et Braque, adolescents, s'apprêtent à inventer le cubisme.)

Dans *Le Cheminement des Esprits*, Denis de Rougemont note: «Il est remarquable que notre XXe siècle n'ait retenu du XIXe que les génies antisociaux, les héros du refus individuel, les révoltés contre le monde moderne, ceux qui remettent tout en question; et que ceux-là seuls nous paraissent vraiment grands: Kierkegaard, Nietzsche, Rimbaud, Dostoïewsky.» Il ajoute que, faute d'un langage commun

à tous les hommes, «nulle autorité reconnue de tous n'est plus en mesure de dire le vrai, d'énoncer la commune mesure», et prend acte de «l'anarchie profonde installée au cœur même de notre civilisation».

Pour la génération à laquelle j'appartiens, la beauté a d'abord été proposée comme objet de contemplation et de jouissance; après le Gide des *Nourritures terrestres,* nous répétions: «Je n'ai jamais rien vu de doucement beau dans le monde, sans désirer aussitôt que toute ma tendresse le touche», et «Que toute beauté se revête et se diapre de mon amour». Epris de surréalisme, nous nous exercions à fixer des vertiges. Nous prenions une phrase quelconque, par exemple: «Pour la génération à laquelle j'appartiens, la beauté a d'abord été proposée comme objet de contemplation» et nous la transformions en poésie par des procédés automatiques; cela pouvait donner: «Pour la fournaise à laquelle je retombe, l'éblouissement n'a jamais été répandu comme ivresse de torpeur», etc. L'art était une activité gratuite, heureuse, par nature aristocratique. Il nous fallait travailler à cultiver notre différence. Vint la guerre, vécue à distance, dans le luxe de la neutralité. Vint le temps de nouvelles mises en question, dont celle de Sartre qui rendait impossible, parce que coupable, la recherche jusque-là innocente de la beauté comme objet de délectation. Et puis, de plus en plus, la beauté se cache: la musique souvent renonce à chanter pour se muer en architectures savantes qui laissent le profane, c'est le cas de le dire, déconcerté; beaucoup de peintres semblent agacés quand on leur parle de la *qualité* picturale de leurs toiles, comme s'ils avaient honte de «bien» peindre; les poètes refusent la musicalité verbale tandis que leurs œuvres se proposent comme des énigmes. D'où la tendance bien compréhensible de quiconque n'est pas soi-même musicien, peintre ou poète, à chercher et à trouver le Beau dans les œuvres du passé en décidant, pour

n'avoir plus à y penser, que musiciens, peintres et poètes d'aujourd'hui répudient la beauté, attachés à poursuivre des expériences de laboratoire qui n'intéressent en somme que leurs pairs.

Cette *relation* d'un objet et d'un sujet qu'est la Beauté, quand il s'agit de l'établir avec une œuvre d'art, je crois qu'elle implique toujours à la fois, d'une part, la coïncidence, d'autre part, la différence. Il faut que toute ma sensibilité et toute ma culture entrent en résonance avec le poème ou le tableau; mais il faut aussi que l'œuvre s'adresse à ma propre liberté créatrice. Car si je puis, à Paestum ou devant la pure perfection d'une rose, d'un visage, me satisfaire d'*aimer,* tout le travail ayant été fait par le temps ou par la nature (d'aimer comme j'aime un vin ou la fraîcheur de l'eau en période de canicule), je demande à l'œuvre d'art une incitation à l'activité de l'esprit, c'est-à-dire l'occasion d'une entreprise commune: c'est par elle que je vais devenir autre, m'enrichir, mais elle n'est rien sans moi. Il faut donc que l'œuvre d'art soit plus difficile que la rose. Or, toute difficulté rebute, et Rimbaud, comme Van Gogh, meurt dans la peau d'un raté.

Ceci encore pour finir, qui me brûle les doigts depuis que j'ai commencé ce texte des plus banals, car tout ce que je dis l'a été déjà, ceci qui n'est pas moins banal: et si la Beauté aujourd'hui résidait moins dans le poème, la symphonie ou le tableau que dans l'exploit technique collectif qui fait que l'homme a marché sur la Lune?

Roger-Louis Junod

1) R.-M. Albérès, in *L'Aventure intellectuelle du XXe siècle*